

s'éteignaient, et les rendit atroces dès qu'elles commençaient à se civiliser; ce fut par lui, et dans ce temps-là par lui seul, que l'humanité fut condamnée à la guerre éternelle.

Nos troubles intérieurs offraient au génie du mal un vaste champ à exploiter; le gouvernement anglais était partout, la bourse à la main, quêtant la défection, excitant à la révolte, enrégimentant les proscrits et les traîtres. Il arriva qu'une de nos provinces éloignées se sépara violemment des autorités centrales qui avaient renversé le trône et l'autel. L'insurrection partait du peuple. Tout ce que produit la conviction populaire porte en soi le caractère de la grandeur. Aussi la guerre de la Vendée a revêtu d'une splendeur incomparable quelques pages de notre histoire. On n'a vu nulle part ailleurs tant de noble vaillance et une pareille unanimité de dévouement. Quand ces braves eurent été écrasés par le nombre, l'Angleterre, en retard cette fois, arriva comme auxiliaire. Elle transporta dans

la presqu'île de Quiberon une expédition de Français émigrés, qui certes méritaient un sort meilleur, mais dont l'ardeur vaniteuse n'était pas en harmonie avec l'énergie native des paysans qui avaient relevé le drapeau blanc. Dès-lors la Vendée, souillée par l'acceptation de l'assistance étrangère, changea de nature; on fit quelques années encore, sur les deux rives de la Loire, une guerre de partisans que favorisait le pays coupé et semé d'obstacles de tout genre; nos ennemis souriaient en voyant des mains françaises répandre le sang des Français.

L'ANGLETERRE avait aussi une Vendée prête à éclater : c'était l'Irlande accablée sous le double poids de l'asservissement politique et de l'oppression religieuse. Les annales de ce pays, depuis qu'il a été envahi par ses voisins, à la fin du douzième siècle, sont un long récit d'expropriations et de massacres. Dans les derniers jours de 1796, une flotte et

une armée , aux ordres du général Hoche , furent envoyées par le Directoire exécutif de France pour délivrer les malheureux Irlandais. Les vaisseaux furent dispersés par la tempête , quelques-uns seulement se montrèrent à la côte occidentale de l'île et n'essayèrent pas de débarquement.

L'année suivante , le traité de Campo-Formio rétablit la paix du continent. Les troupes françaises se massèrent sur le rivage de l'Océan et de la Méditerranée. Alors nous donnions à nos armées les noms des pays qu'elles devaient envahir. Presque toutes les forces nationales , partagées en plusieurs corps , et commandées par le plus illustre général de la République , Bonaparte , firent partie de l'armée d'Angleterre. M. Pitt , qui dirigeait les conseils de nos ennemis , se prévalut de ces circonstances pour développer l'énergie militaire du peuple anglais. Les inquiétudes que nos menaces avaient fait naître furent tout-à-fait dissipées quand on sut à Londres le point

vers lequel se dirigeait l'armement de Toulon.

Si Bonaparte et ses braves eussent débarqué en Irlande , au lieu d'être transportés en Égypte , d'autres destinées étaient préparées au monde. On préféra le roman à l'histoire. L'Irlande nous attendait , l'Irlande qui se rapproche tant du caractère français par l'humeur ardente et impressionnable de son peuple , surtout par la haine contre l'ennemi commun. Quoique négligés par leurs alliés , les Irlandais prirent les armes au mois de mai 1798. L'insurrection avait été prévue. L'île était couverte de troupes de ligne anglaises et de milices dévouées au gouvernement. Elles combattirent avec cruauté dans une guerre injuste. Les chefs ne firent que saccager et décimer. Aucun secours ne vint du dehors aux Irlandais unis ; de plusieurs expéditions incomplètes sorties des ports de France , une seule parvint à destination , et elle arriva trop tard. Elle était composée de mille enfans perdus commandés par Humbert , soldat igno-

rant, mais intrépide, qui avait le grade de général de brigade. Ils abordèrent à la côte de Killalu dans le nord-ouest de l'Irlande. La prudence ne permettait pas aux habitans du pays, encore atterrés des calamités qui avaient suivi le dernier soulèvement, de faire éclater les sentimens dont ils étaient animés contre les oppresseurs. Cinquante mille hommes d'infanterie et de cavalerie régulières, de milices et de fencibles, s'ébranlèrent de tous les points de l'île. Le plus habile homme de guerre qu'eût alors l'Angleterre, le marquis de Cornwallis, se mit en campagne. Les escadres bloquèrent la baie de Killalu. Après plusieurs combats glorieux et une marche désespérée de cinquante lieues, notre bande aventurière, que le fer et le feu de l'ennemi avaient diminuée d'un cinquième, enveloppée par trente mille soldats, pressée par devant et chargée par derrière, fut forcée de céder. On inséra dans la Gazette de la cour le récit de la victoire remportée *sur l'armée française à la bataille de*

Ballynamuck ¹. La Grande-Bretagne triompha , mais la république française ne fut nullement ébranlée dans ses fondemens.

Nous ne parlerons pas de quinze cents Anglais , tous soldats d'élite , envoyés à Ostende pour détruire les écluses de Slickens, et mettant bas les armes devant une partie de la quarante-sixième demi-brigade. Le cabinet de Saint-James attendit , pour entreprendre quelque chose d'important contre les Français, que les hostilités eussent recommencé en Europe.

Pendant les mois d'août et de septembre 1799, quarante-cinq mille Anglais et Russes descendirent en Hollande près de la pointe du Helder. La flotte batave du Texel tomba en leur pouvoir. Pour obtenir sur terre un succès équi-

¹ Les Anglais, dont les caricatures expriment si bien la vérité, ont fait une caricature représentant deux chariots chargés d'infanterie, suivis de plusieurs escadrons ayant en croupe un fantassin, et tous allant au galop contre un petit fantôme habillé à la française.

valent, il eût fallu avoir des ailes, tomber comme la foudre au milieu des Français éparpillés et effrayés de leur petit nombre; il eût fallu en même temps soulever l'opinion publique parmi les Hollandais. On avait mal choisi le point d'attaque. Le débarquement des troupes ne fut pas simultané. Le duc d'York marcha lentement. Il espérait que ses partisans de l'intérieur se déclareraient pour lui; ceux-ci restèrent immobiles et se plaignirent de ce que leurs libérateurs ne faisaient pas des progrès plus rapides.

Cependant le général Brune avait rassemblé l'armée gallo-batave; soit calcul, soit hasard, la plus grande partie des troupes anglaises fut opposée aux Hollandais, et les Russes eurent à lutter contre les Français. Après plusieurs batailles, l'armée attaquante s'affaiblissant tous les jours, pendant que l'armée défensive recevait des renforts, le duc d'York pensa à la retraite; il obtint pour rembarquer ses troupes une capitulation qui eût été plus dure, si le

général vainqueur avait eu davantage le sentiment de sa force.

Les Russes échappés de la Hollande furent déposés dans l'île de Jersey, d'où ils menaçaient la Normandie. L'Angleterre marchandait le port de Brest à des misérables qui promettaient de le lui vendre; elle sema sur les côtes de Bretagne des germes de guerre civile qui ne fructifièrent point. Chaque chose a son temps, et le temps des miracles de la Vendée était déjà loin. Il y avait de la folie à vouloir, après dix ans d'émancipation, faire la contre-révolution en France avec des sentimens et des uniformes anglais. Au reste, les illusions des mécontents reposaient sur la faiblesse et l'impopularité du pouvoir exécutif de la République; elles s'évanouirent lorsque Bonaparte, revenu d'Égypte, fut proclamé consul.

Le premier acte du gouvernement nouveau fut d'offrir la paix aux ennemis de la France. Bientôt l'empereur de Russie se détacha de la coalition. Le ministère britannique voulut

continuer la guerre ; il avait mis en mouvement plusieurs expéditions qui voguaient alors sur les mers. Pendant que les Autrichiens étaient battus à Marengo , un corps , aux ordres du général Abercrombie , se rafraîchissait dans l'île de Minorque ; la flotte qui le portait vint ensuite jeter des bombes dans la ville de Cadix que ravageait la fièvre jaune. Un autre corps , fort de onze mille hommes , commandé par le lieutenant-général sir James Pulteney , débarqua près du Ferrol , vit les murs de la place et s'en retourna. L'Angleterre avait , en 1797 , garni le Portugal de troupes à sa solde ; elle les retira , et , en 1801 , quand l'armée combinée de France et d'Espagne se présenta aux frontières , il ne restait dans ce royaume qu'un faible détachement , précisément ce qu'il fallait pour compromettre la nation portugaise.

La campagne d'Égypte eut un caractère plus grave ; dix-sept mille hommes de troupes britanniques aux ordres du lieutenant-général

sir Ralph Abercrombie , sept mille Anglais ou Cipayes partis de l'Inde , et soixante mille Osmanlis se jetèrent , avec l'appui unanime de la population musulmane , sur une colonie militaire qui n'avait pas pour se défendre seize mille soldats portant sabres ou fusils. Le moral de l'armée française s'était affaibli au départ de Bonaparte et avait péri avec Kléber ; tous les regards étaient tournés vers l'Occident. Néanmoins la bataille du 21 mars 1801 , toute honorable qu'elle fut pour les Anglais , n'aurait pas décidé du sort de l'Égypte , si le général en chef Menou avait eu la confiance des soldats et s'il n'avait point partagé l'armée entre Alexandrie et le Caire.

LA paix d'Amiens servit à démontrer que le monde n'était pas assez grand pour contenir à la fois l'Angleterre et Bonaparte. Le cabinet de Londres rompit le traité , et , conformément aux maximes de son droit public , s'empara de tous les vaisseaux français qui couvraient la

mer. Le premier consul, par une représaille légitime, mit la main sur les individus anglais qui voyageaient dans les pays soumis à sa domination. La France se présenta sur les falaises de Boulogne, debout et menaçante; l'Angleterre accourut en armes sur le rivage opposé.

La question n'était pas la même pour les deux puissances belligérantes. L'une jouait sa flotte et une partie de son armée; être ou ne pas être, tel était pour l'autre le problème à résoudre. Non content d'augmenter l'armée de ligne de cinquante bataillons, et de mobiliser la milice, le gouvernement britannique appela aux armes la nation entière. Les Anglais de tout âge et de tout rang prirent l'uniforme et s'accoutumèrent aux exercices militaires. Les côtes de Kent et d'Essex se couvrirent de batteries et de tours défensives. On annonça au peuple que les Français allaient débarquer; on lui disait les lieux où il fallait conduire les femmes, les enfans, les bestiaux et les vivres; les routes qu'on devait couper, les points sur

lesquels les levées en masse se réuniraient. On recommandait d'éviter la bataille et de profiter des haies et des enclos pour faire la guerre de tirailleurs. On prévoyait même la prise de Londres, et ce qui resterait à faire ensuite pour sauver la patrie.

Les Français ne vinrent pas, et l'Angleterre conserva ses bataillons de renfort, sa milice enrégimentée, ses cinq cent mille volontaires, le goût des uniformes et des exercices guerriers, et par conséquent plus de facilité pour la formation et le recrutement des troupes destinées à agir à l'extérieur. Elle recueillit, vers le même temps, les débris de l'armée électorale chassée du Hanovre. Survint ensuite le désastre de Trafalgar, plus complet que ne l'avait été celui de la Hogue au temps de Louis XIV. La marine britannique se reposa, parce qu'elle n'avait plus d'ennemis à combattre; l'élan national se tourna vers les étendards de l'armée de terre, long-temps dédaignés.

On ne s'en aperçut pas d'abord sur le continent. Au commencement de la guerre, les ministres d'Angleterre avaient soudoyé et transporté en France des assassins chargés d'attenter à la vie de Napoléon Bonaparte. Quand, à la fin de 1805, l'agression de l'Autriche eut détourné l'orage qui menaçait la Grande-Bretagne, cette puissance, désormais hors d'atteinte sur son territoire, se contenta d'envoyer quelques troupes qui se joignirent à un corps russe et occupèrent Naples pendant la campagne d'Austerlitz. On eût dit qu'elles venaient tout exprès pour attirer les armes victorieuses des Français, et pour motiver l'envahissement du royaume. Ces auxiliaires malencontreux n'attendirent pas l'ennemi, et laissèrent aux nationaux le soin de défendre la place de Gaëte.

Six mois après, le lieutenant-général, sir John Stuart, débarqua à Sainte-Euphémie avec dix mille Anglais, presque autant de Siciliens et quelques Napolitains réfugiés. La

plage même du débarquement a été plus tard le théâtre d'un combat court, mais vif, où les Anglais ont repoussé un corps de troupes françaises commandé par le général Reynier. On a ignoré cette échauffourée partout ailleurs qu'en Angleterre ; dans ce temps-là, la renommée n'embouchait sa trompette que pour des faits d'armes d'un ordre plus éclatant. Malgré le voisinage de la Sicile, malgré la coopération des bandes calabroises et le peu d'importance que Napoléon attachait aux opérations dans ces contrées éloignées, sir John Stuart ne put se maintenir à demeure au fond de la péninsule italique.

Dans la combustion de l'Allemagne du nord, pendant les années 1806 et 1807, on vit dans les camps russes et prussiens des ministres et des bailleurs d'argent, mais non des soldats anglais. Le cabinet employa les escadres et quelques troupes de terre à des expéditions qui devaient compléter sa suprématie coloniale et maritime. Un plan d'attaque, tracé

sur une grande échelle, fut essayé contre l'Amérique espagnole, et aboutit à la défaite du lieutenant-général Whitelocke, à Buenos-Ayres. L'armée de la Méditerranée acheva, par un débarquement intempestif en Égypte, la ruine des Mameloucks. Dans le même temps, l'Europe retentit de la présomptueuse apparition de la flotte de l'amiral Duckworth devant les murs du sérail de Constantinople. L'amiral Gambier et le général lord Cathcart réussirent mieux dans l'attentat contre Copenhague; cette capitale fut bombardée et prise; la marine danoise mise au pillage.

Dans l'Inde aussi, la Grande-Bretagne amassait du profit sans honneur : depuis vingt ans elle s'y agrandissait sans relâche, tantôt par les armes, tantôt par la corruption, quelquefois en répétant les cruautés de Pizarre, sans jamais avoir besoin du génie de Cortez. Ses généraux donnaient aux princes et aux nations des leçons de morale à la manière anglaise; le contre-coup de cet accroissement de

puissance dans des régions lointaines se faisait sentir en Europe : quelques officiers apprenaient la guerre et le commandement des armées.

Bientôt cet art nouveau pour les Anglais allait leur devenir nécessaire presque à l'égal de la science navale. L'Angleterre a un territoire peu fertile et invariablement limité par la nature ; elle porte une race d'hommes qui pullulent beaucoup et consomment énormément ; leurs passions sont ardentes et leurs désirs sans bornes ; les deux hémisphères suffisent à peine à leur appétit dévorant. Bien que leurs corps soient robustes, leurs âmes énergiques et leurs esprits industriels, ils ne sont pas en assez grand nombre pour tenir à la fois l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Mais ces rois de la mer étaient, pour chaque contrée, les dispensateurs exclusifs des produits du reste du monde. Ils avaient rendu tributaires de leur industrie les peuples qu'ils n'étaient pas assez forts pour réduire à l'état de sujets ; une telle

domination ne pouvait se soutenir et s'accroître que par une imperturbable persévérance.

APRÈS la paix de Tilsit, Napoléon n'avait plus d'ennemis que les Anglais. La puissance britannique, principe toujours vivace des résistances qu'on lui opposait, n'avait pas cessé d'être le point de mire définitif de ses attaques. Il y avait impossibilité physique d'arriver à elle; mais on pouvait, en obstruant les débouchés de son industrie, et en lui enlevant les profits du commerce maritime, l'empêcher d'étendre son empire sur nous. Seigneur absolu de la plus grande partie des côtes de l'Europe, maîtrisant le reste par son influence sur les cabinets, l'Empereur des Français voulut que tous les rivages se défendissent des marchandises et des vaisseaux britanniques, comme ils se défendaient des flots de la mer.

Si un champion cuirassé descendait dans l'arène que se disputent des gladiateurs dépour-

vus d'armes défensives , ne serait-il pas de l'intérêt commun des combattans de suspendre leurs querelles et de se réunir contre celui qui porte des coups sans en recevoir ? Ce champion cuirassé , c'était , selon les idées de Napoléon , l'Angleterre , restant invulnérable , tandis que les progrès de la guerre avaient rendu les États du continent si faciles à déchirer. Derrière son grand fossé , l'Angleterre se riait des malheurs du monde ; Napoléon essaya de l'en punir , et quoique cette entreprise n'ait pas réussi , elle conservera dans la postérité un aspect de grandeur et d'éclat.

Mais en supposant même que le système d'exclusion fût un moyen de prospérité future pour le continent , il n'est jamais facile de faire sacrifier aux hommes ce qui leur plaît aujourd'hui pour ce qui leur sera avantageux demain. La cessation subite de l'arrivage des marchandises anglaises , et surtout des denrées coloniales , contrariait les goûts et les habitudes des peuples ; en même temps ils



étaient attaqués dans la production agricole par l'avilissement du prix des denrées qui ne trouvaient plus d'écoulement au dehors. L'assentiment sans réserve des princes et des sujets sur tout le continent, était donc la première et l'indispensable condition de la mise en action du système continental. A quel titre Napoléon eût-il obtenu cet assentiment? Depuis qu'il avait étouffé la liberté dans son pays, sa voix avait perdu le don de persuader; le mal qu'il avait fait lui ôtait même le droit de faire du bien, et son glaive, qui ne se reposait point, était l'effroi des nations et des monarques.

Ainsi, quand la politique de leur Empereur ouvrait aux Français une carrière d'honneur et de prospérité, ils avaient perdu le mouvement moral nécessaire pour la parcourir avec succès. Les Anglais chassés de partout, réduits à l'alliance du roi de Suède en Europe, et du roi d'Haïti en Amérique, étaient plus près de triompher qu'en 1793, lors du blocus de Cam-

brai et de la prise de Toulon. En effet, l'ambition immodérée et toujours croissante de leur adversaire établissait graduellement entre ces insulaires et le continent des rapports sympathiques, dont eux-mêmes s'étonnaient. Aussi les vit-on porter appel de la trop longue patience des rois pardevant le tribunal des peuples. Entre les corsaires qui pillent les flottes et les légions qui désolent la terre, le choix des nations ne pouvait pas être douteux. Nous-mêmes, embarqués à la merci du conquérant sur cette mer sans rivages, ne nous est-il pas arrivé de désirer en secret, non que l'Angleterre triomphât, un vœu si impie n'a jamais trouvé accès dans notre cœur, mais qu'elle ne fût pas tout-à-fait écrasée, parce qu'elle se présentait à notre confiante prudence, comme le boulevard de la civilisation et le dernier refuge de la liberté ?

L'inquiétude que manifestèrent les manufacturiers et les capitalistes à la publication des décrets de Berlin et de Milan, trahit le pé-

ril de cette nation trafiquante. Le système continental n'était pas une de ces mesures qui manquent partout, quand elles ont manqué sur un point, et toujours quand elles ont manqué une fois. Sans examiner si son exécution rigoureuse aurait réussi à épuiser promptement les ressources de l'empire britannique, toujours est-il que de simples essais suffisaient pour lui causer des dommages irréparables. Napoléon avait trouvé le point vulnérable. Il ne s'agissait de rien moins, pour nos ennemis, que de la fortune publique, et partant de l'existence nationale. L'Angleterre le sentit; elle fit descendre les masses de ses propres soldats sur les champs de bataille, et l'Europe vit enfin des funérailles anglaises.

C'EST une conséquence de la composition et des formes du Parlement britannique, que le gouvernement suive sans déviation la ligne des intérêts de l'aristocratie territoriale et mercantile; mais sa marche s'accélère en raison des

talens , et suivant les vues personnelles de ceux qui sont au timon des affaires. Georges III régnait, vénérable par un demi-siècle de royauté nationale et de vertus domestiques ; il était sur le point de tomber pour la troisième fois dans l'aliénation mentale , et le peuple le savait à peine. Dans ce pays , on s'inquiète moins du personnage inviolable qui est le Roi , que des agens responsables chargés de l'exercice de l'autorité. Les deux grands hommes d'État de la fin du dix-huitième siècle avaient disparu à neuf mois d'intervalle l'un de l'autre. Premier ministre en 1792 , Fox aurait peut-être sauvé Louis XVI , la France , et tant d'autres monarchies , principautés et républiques ; car l'animosité tracassière du cabinet de Saint-James fut la cause la plus influente de notre tourmente révolutionnaire , et du débordement d'esprit militaire qui s'en est suivi. Arrivant au pouvoir en 1806 après la mort de Pitt , Fox ne tarda pas à reconnaître que des maux faciles à prévenir sont souvent très-difficiles à

réparer; son administration fut terne et nonchalante. Les hommes, qui recueillirent l'héritage de Fox et de ses collègues, étaient classés, dans l'estime de la nation, bien au-dessous de leurs devanciers; mais le cabinet où siégeaient les Parceval, les Castlereagh, les Liverpool, ne fléchissait devant aucune considération de probité politique, et son homogénéité lui communiquait un pouvoir d'action rempli d'énergie. Disciples de Pitt, les nouveaux ministres avaient évoqué le génie de leur maître, et conçu l'idée de bombarder Copenhague. Heureusement pour le succès de leur cause, dans cette concurrence d'oppression et de misères publiques, Napoléon marchait plus vite qu'eux. Il ne tarda pas à fournir aux Anglais un théâtre de guerre disposé de façon, que, mettant en campagne moins de troupes que la France, nos rivaux purent cependant engager dans chaque bataille et dans chaque rencontre, une force numérique supérieure à la nôtre.

IL est des paradoxes qui, à force d'être répétés, finissent par devenir des proverbes, et presque des axiômes. Les Anglais étaient regardés universellement comme des loups de mer inexperts, déconcertés, impuissans, dès qu'ils abordaient au rivage. Si leur orgueil patriotique, se révoltant contre ce préjugé, répétait les noms de Créci, de Poitiers et d'Azincourt, on leur répondait que les armées d'Édouard III et de Henri V étaient formées de Normands, de Poitevins, de Gascons. Il se trouvait cependant parmi les vainqueurs un bon nombre d'Anglais natifs, et ce n'était pas eux qui avaient porté les coups les moins assurés. Le Prince-Noir et Talbot étaient nés dans Albion. Plus près de notre époque, Marlborough et ses douze mille soldats n'avaient pas été les moins redoutables ennemis de Louis XIV. La colonne de Fontenoi eût suggéré à un autre Bossuet l'image d'une tour qui d'elle-même répare ses brèches. Même depuis que le vif éclat de la gloire française avait décoloré et notre

vieille histoire et l'histoire moderne de nos ennemis, on avait remarqué dans les troupes britanniques employées en Flandre, et plus tard en Hollande, à côté d'une direction générale, molle et vicieuse, force coups de vigueur et d'audace. Nos soldats, revenus d'Égypte, disaient à leurs camarades la valeur indomptée des Anglais. D'ailleurs il n'était pas besoin d'une réflexion profonde pour deviner que l'ambition, la capacité et le courage sont bons à autre chose qu'à être embarqués sur des vaisseaux.

Ne cherchez pas en Angleterre cette ardeur belliqueuse, vague dans son objet, qui se joue avec la mort, et qui, sentie par toutes les conditions, sous des nuances différentes, étend sur les mœurs du peuple une teinte chevaleresque. Les Anglais, pris un à un, se recommandent par des vertus privées, une volonté précise et un jugement droit. Considérés en corps de nation, les classes inférieures sont brutales, les classes élevées orgueilleuses, cu-

pides et profondément calculatrices. On ne leur connut jamais de rivaux pour l'habileté et la hardiesse à affronter les dangers de la mer. Les révolutions leur ont donné la liberté. De la liberté est venue la richesse; et la richesse n'a pas énérvé leur courage. Ne respirant à l'aise que dans l'espace, cruels dans leurs divertissemens, passionnés pour les exercices violens, ils ont conservé, à travers une sociabilité corrompue, les goûts, les jeux, les habitudes que leurs barbares ancêtres avaient dans les forêts. Leur humeur inquiète et voyageuse les rend propres à la vie errante des guerriers, et ils possèdent une qualité, la plus précieuse de toutes sur les champs de bataille, le calme dans la colère.

Une population ainsi conformée pourrait, quoique peu nombreuse, être un puissant levier dans la main d'un gouvernement qui cheminerait suivant une tendance absolue. Elle serait le fléau de l'espèce humaine, si ce gouvernement, n'ayant rien à craindre pour la

sûreté du pays, disposait, dans l'attaque, des facultés de la génération présente et des trésors des générations futures, sur lesquelles il tirerait des lettres-de-change à volonté. Telle est la puissance anglaise dans ses rapports de police intérieure, et avec les autres peuples. C'est Bonaparte en action, mais Bonaparte toujours jeune et toujours vigoureux, Bonaparte persévérant dans sa passion, Bonaparte immortel. Dominer et grandir, voilà le but invariable de l'oligarchie britannique, n'importent les moyens. Aussi, voyez-la soutenir, avec une chaleur égale, les causes justes et celles qui ne le sont pas. Dirigeant aujourd'hui la ligue des rois contre les peuples, elle sera demain auxiliaire des peuples contre les rois. Là elle accélérera le développement de l'esprit humain; ailleurs elle armera la colère aveugle du sauvage contre le travail de l'homme civilisé. Le même trésor paiera l'assassinat de Paul I^{er}, et versera des secours sur les incendies de Moscou. La même torche embrasera les

édifices sacrés de Washington et les flottes déprédatrices d'Alger.

L'Angleterre a été, parmi les grandes puissances européennes, la dernière à entretenir des troupes soldées. Henri VII et Élisabeth eurent des gardes-du-corps. Charles II avait appris le despotisme à la cour de Louis XIV. Il créa trois régimens d'infanterie et deux escadrons de cavalerie, qui ont été la souche de l'armée de ligne. Survinrent ensuite l'expulsion des Stuarts et les règnes belliqueux de Guillaume III et d'Anne. A chaque guerre nouvelle, on a augmenté l'armée, et après la paix l'établissement est resté plus considérable qu'il ne l'était avant les hostilités. La révolution française a favorisé le penchant de la couronne à accroître toujours les forces de terre. Au 1^{er} janvier 1792, l'armée était de quarante-deux mille six cent soixante-huit hommes, dont douze mille sept cent trois employés sur le territoire de la Grande-Bretagne, neuf mille quatre cent cinquante-trois en Ir-

lande, et vingt mille cinq cent douze dans les possessions au-dehors. Au 1^{er} janvier 1808, l'Angleterre avait sur pied, pour le service de terre, six cent cinq mille quatre cent quarante-neuf hommes, savoir : deux cent vingt-neuf mille cinq cent quatre-vingt-seize d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, formant, à dix mille hommes près, le complet de l'armée de ligne; soixante-dix-sept mille cent quatre-vingt-quatre miliciens enrégimentés, parfaitement disciplinés, asservis au régime des troupes régulières, avec cette seule différence qu'ils ne peuvent pas être envoyés hors du territoire des trois royaumes; deux cent quatre-vingt-dix-huit mille six cent soixante-neuf volontaires, répartis dans des corps de toute arme et de dénominations différentes, telles que volontaires, fencibles, yeomanry. La plupart étaient habillés aux frais de l'État. Ils ne se rassemblaient qu'à des époques fixes; et, à l'exception d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers en service et payés

toute l'année, ils ne recevaient la solde que pendant le temps du rassemblement. Nous ne comprenons, dans l'état de l'armée anglaise, ni les troupes du service de la Compagnie des Indes, ni vingt-deux mille cinq cents Allemands et autres étrangers à la solde britannique, employés les premiers dans toutes les expéditions.

Les volontaires furent institués au plus fort de la terreur que causait la propagation des principes révolutionnaires, et avec le dessein secret de maintenir la population dans l'ordre, en la classant et la disciplinant. Le nombre en grossit outre mesure lorsque le pays fut menacé d'être envahi. On a créé, en 1808, une milice locale, qui ne pouvait, dans aucun cas, sortir du comté, et dont les cadres seuls étaient en permanence. Forte de plus de deux cent mille hommes, et prête à rendre les mêmes et de meilleurs services que les volontaires, elle a dû compenser avec certitude la diminution des forces résultant de la dissolution graduelle

de ces corps de circonstance. L'ancienne et la nouvelle milices étaient recrutées par la voie du sort. On pouvait les considérer comme des réservoirs de soldats destinés à alimenter, par des moyens plus ou moins directs, l'armée de ligne, la seule portion de la force publique dont nous nous occuperons, parce qu'elle est la seule immédiatement disponible pour la guerre extérieure.

Les institutions militaires de la Grande-Bretagne ne ressemblent pas plus à celles des autres puissances, que le peuple anglais aux autres peuples. Tolérée par la constitution comme un mal nécessaire, l'armée, malgré son nom de permanente (*standing army*), n'a qu'une existence temporaire. Un acte du Parlement (*mutiny bill*), provoqué, délibéré et arrêté dans la forme des autres statuts législatifs, la met sur pied d'année en année, rappelle qu'aucune troupe ne peut être levée sans le consentement des lords spirituels et temporels et des communes, fixe la quotité des trou-

pes d'après les circonstances du temps , détermine quelques détails du régime administratif, et renouvelle les réglemens de police et de pénalité auxquels sont assujettis les militaires, par exception au droit commun. Au défaut de cet acte , l'armée serait dissoute de droit; et dans l'état actuel de l'opinion , il est à croire qu'elle se débanderait de fait. Les troupes de terre passent, dans la considération publique, après l'armée navale. Ce classement est raisonnable , car les remparts de bois sont la meilleure protection de la vieille Angleterre. Heureuse nation, qui défend les tombeaux de ses ancêtres, et attaque ses ennemis avec des armes que le pouvoir ne peut pas tourner contre la liberté des citoyens !

Le contrat solennel connu sous le nom de bill des droits, en vertu duquel la maison de Brunswick occupe le trône d'Angleterre, porte que l'armée ne sera pas réunie par portions dans des camps ou des casernes. Par suite de cette disposition , les soldats ont été long-